

Journal d'Hirondelle

Amélie Nothomb

On se réveille dans l'obscurité sans plus rien savoir. Où est-on, que se passe-t-il ? L'espace d'un instant, on a tout oublié. On ignore si l'on est enfant ou adulte, homme ou femme, coupable ou innocent. Ces ténèbres sont-elles celles de la nuit ou d'un cachot ?

On sait seulement ceci, avec d'autant plus d'acuité que c'est le seul bagage : on est vivant. On ne l'a jamais tant été : on n'est que vivant. En quoi consiste la vie en cette fraction de seconde où l'on a le rare privilège de ne pas avoir d'identité ?

En ceci : on a peur.

Or, il n'est pas de liberté plus grande que cette courte amnésie de l'éveil. On est un bébé qui connaît le langage. On peut mettre un mot sur la découverte innommée de notre naissance : on est propulsé dans la terreur du vivant.

Durant ce laps de pure angoisse, on ne se rappelle même pas qu'au sortir du sommeil peuvent se produire de tels phénomènes. On se

lève, on cherche la porte, on est perdu comme à l'hôtel.

Et puis les souvenirs réintègrent le corps en un éclair et lui rendent ce qui lui tient lieu d'âme. On est rassuré et déçu : on est donc cela, on n'est donc que cela.

Aussitôt se retrouve la géographie de sa prison. Ma chambre débouche sur le lavabo où je m'inonde d'eau glacée. Que tente-t-on de récurer sur son visage, avec cette énergie et ce froid ?

Ensuite se déclenche le circuit. Chacun a le sien, café-cigarette, thé-toast ou chien-laisse, on a réglé son parcours de manière à avoir le moins peur possible.

En vérité, on passe son temps à lutter contre la terreur du vivant. On s'invente des définitions pour y échapper : je m'appelle machin, je bosse chez chose, mon métier consiste à faire ci et ça.

Sous-jacente, l'angoisse poursuit son travail de sape. On ne peut complètement bâillonner son discours. Tu crois que tu t'appelles machin, que ton métier consiste à faire ci et ça mais, au réveil, rien de cela n'existait. C'est peut-être que cela n'existe pas.

Tout a débuté il y a huit mois. Je venais de vivre un chagrin d'amour si bête qu'il vaut mieux ne pas en parler. À ma souffrance s'ajoutait la honte de ma souffrance. Pour m'interdire une telle douleur, je m'arrachai le cœur. L'opération fut facile

mais peu efficace. Le siège de la peine restait, qui logeait partout, sous et sur ma peau, dans mes yeux, mes oreilles. Mes sens étaient mes ennemis qui ne cessaient de me rappeler cette stupide histoire.

Je décidai alors de tuer mes sensations. Il me suffit de trouver le commutateur intérieur et de basculer dans le monde du ni-chaud-ni-froid. Ce fut un suicide sensoriel, le commencement d'une nouvelle existence.

Dès lors, je n'eus plus mal. Je n'eus plus rien. La chape de plomb qui bloquait ma respiration disparut. Le reste aussi. J'habitais une sorte de néant.

Passé le soulagement, je me mis à m'ennuyer ferme. Je songeai à rebasculer le commutateur intérieur et m'aperçus que ce n'était pas possible. Je m'en inquiétai.

Les musiques qui m'émouvaient auparavant ne provoquaient plus rien en moi, même les sensations de base, comme manger, boire, prendre un bain, me laissaient de marbre. J'étais châtré de partout.

La disparition des sentiments ne me pesa pas. La voix de ma mère, au téléphone, n'était plus qu'un embêtement évoquant une fuite d'eau. Je cessai de m'inquiéter pour elle. C'était plutôt bien.

Pour le reste, ça ne m'allait pas. La vie était devenue la mort.

Le déclic fut un album de Radiohead. Il s'appelait *Amnesiac*. Le titre convenait à mon sort, qui était une forme d'amnésie sensorielle. Je l'achetai. Je l'écoutai et n'éprouvai rien. C'était l'effet que produisaient sur moi toutes les musiques désormais. Je haussais déjà les épaules à l'idée de m'être procuré soixante minutes supplémentaires de néant quand passa la troisième chanson, dont le titre évoquait une porte tournante. C'était une succession de sons inconnus, distribués avec une parcimonie suspecte. L'air était bien nommé, qui reconstituait l'attrait absurde du petit enfant pour les portes tournantes, incapable, s'il s'y était aventuré, de sortir de leur cycle. A priori, il n'y avait là rien d'émouvant, mais je découvris, au coin de mon œil, une larme.

Était-ce parce que je n'avais plus rien ressenti depuis des semaines ? La réaction me parut excessive. La suite de l'album ne provoqua pas en moi autre chose que le vague ahurissement causé par n'importe quelle première audition. Quand il fut achevé, je reprogrammai la plage trois : je me mis à trembler de tous mes membres. Mon corps éperdu de reconnaissance se tendait vers cette maigre musique comme s'il s'agissait d'un opéra à l'italienne, si profonde était sa gratitude de sortir enfin du réfrigérateur. J'enclenchai la touche *repeat* afin de vérifier cette magie *ad libitum*.

Prisonnier libéré de fraîche date, je me livrai à

la jouissance. J'étais l'enfant captif de sa fascination pour cette porte tournante, je tournais et retournais dans ce parcours cyclique. Il paraît que les décadents recherchent le dérèglement de tous les sens : pour ma part, je n'en avais qu'un qui fonctionnait mais, par cette brèche, je m'enivrais jusqu'au plus profond de mon âme. On n'est jamais si heureux que quand on a trouvé le moyen de se perdre.

Après coup, je compris : ce qui désormais m'émouvait, c'était ce qui ne correspondait à rien de connu. Si une émotion évoquait la joie, la tristesse, l'amour, la nostalgie, la colère, etc., elle me laissait de glace. Ma sensibilité n'ouvrait plus ses portes qu'aux sensations sans précédent, celles qui ne pouvaient être classées parmi les bonnes ou les mauvaises. Il en alla de même pour ce qui, dès lors, me tint lieu de sentiments : je n'éprouvai plus que ceux qui vibraient par-delà le bien et le mal.

L'oreille m'avait ramené parmi les vivants. Je décidai d'ouvrir une nouvelle fenêtre : l'œil. Il semblait que l'art contemporain fût conçu pour les êtres de mon espèce.

On me vit là où je n'étais jamais allé auparavant, à Beaubourg, à la FIAC. J'y regardais des propositions qui ne rimaient à rien : c'était ce qu'il me fallait.